

A portrait of Dušan T. Bataković, a man with a prominent white mustache, wearing a white fur hat with a blue and gold emblem. He is dressed in a dark military-style uniform with a high collar and a red sash. His chest is adorned with several medals and a large white maple leaf decoration. The background is a plain, light-colored wall.

**DUŠAN T.
BATAKOVIĆ**

**Les sources
françaises
de la démocratie
serbe**

Préface de
Georges-Henri Soutou

CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur



Nous avons affaire ici, au-delà du titre même de ce livre, à une véritable histoire du développement politique et institutionnel de la Serbie avant 1914, dans le contexte de ses rapports avec la France.

Le grand livre de Dušan T. Bataković, dont les conclusions sont toujours actuelles, montre admirablement l'évolution progressive et la modernisation d'un pays qui doit résoudre à la fois son problème politique interne et son problème national, cas fréquent à cette époque. Mais la Serbie disposait d'une base de départ, la démocratie agraire, qui n'existait pas ailleurs dans cette partie de l'Europe. Elle recevait d'autre part des influences multiples, françaises mais aussi britanniques, et pas seulement russes et austro-hongroises. Ce qui contribue à expliquer la situation très particulière de la Serbie dans cette partie du monde. Plus que d'autres pays de la région, la Serbie s'est montrée très tôt ouverte aux influences de l'Europe occidentale, et on comprend que l'alliance privilégiée franco-serbe reposait sur des réalités profondes, et pas seulement sur des considérations tactiques transitoires.»

*Georges-Henri Soutou
Membre de l'Institut*

Dušan T. Bataković est un historien et diplomate serbe, docteur de l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV), spécialiste des Balkans aux XIX^e et XX^e siècles. Ancien ambassadeur de Serbie en Grèce, au Canada et en France, il dirige actuellement l'Institut des Études balkaniques de l'Académie des Sciences et des Arts à Belgrade. Il est auteur de nombreux ouvrages dont Yougoslavie. Nations religions idéologies (1994) et Kosovo. Un conflit sans fin ? (2008).

**LES SOURCES FRANÇAISES
DE LA DÉMOCRATIE SERBE
(1804-1914)**

Dušan T. BATAKOVIĆ

**Les sources françaises
de la Démocratie serbe
(1804-1914)**

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Aux mânes de mon père
Dr Tomislav M. Bataković (1928-1973)
De l'Académie de Médecine militaire (VMA) de Belgrade

La Serbie en 1913



Table des matières

Préface.....	7
Introduction. Pourquoi la France ? Goût de liberté, esprit révolutionnaire, démocratie égalitaire.....	11

Première partie La révolution serbe (1804-1835)

Chapitre premier. La France — État d'origine révolutionnaire. La Serbie — État issu d'une révolution nationale.....	25
Chapitre 2. Napoléon et Karageorges : la révolution serbe, petite révolution française dans les Balkans.....	33
Chapitre 3. Les institutions d'État révolutionnaire serbe : entre république oligarchique et monarchie militaire.....	45
Chapitre 4. Les idées politiques et la législation des insurgés (1804-1813) : l'influence française.....	51
Chapitre 5. La lutte des Serbes pour l'autonomie au sein de l'Empire ottoman (1815-1830).....	55

Deuxième partie Les débuts de l'influence française sur la société serbe

Chapitre 6. La politique et la société (1830-1842).....	65
La structure sociale, l'héritage révolutionnaire, le contexte international.....	65
Le despotisme patriarcal du prince Miloš Obrenović.....	69
Les batailles contre le pouvoir absolu et pour la Constitution (1830-1835).....	71
Chapitre 7. Les premières institutions modernes : la volonté du peuple contre les puissances.....	77
Boislecote, émissaire de Paris : son projet de constitution serbe (1834).....	77

La Constitution de la Visitation (1835): la Charte constitutionnelle serbe	84
La Constitution « turque » (1838): abrogation de l'influence française ...	92

Troisième partie

L'impact du libéralisme français en Serbie

Chapitre 8. La politique et la société (1842-1878).....	99
Les Constitutionnalistes: institutions modernes et contraintes bureaucratiques.....	102
Les « Parisiens » serbes: la France comme synonyme de démocratie	109
La révolution de 1858: l'Assemblée serbe et la souveraineté du peuple	118
L'absolutisme éclairé du prince Michel Obrenović (1860-1868).....	123
La responsabilité ministérielle 1874.....	129
Instabilité politique: l'agitation socialiste.....	132
Chapitre 9. La Crise d'Orient (1875-1878).....	137
Politique nationale et instabilité intérieure.....	141
La guerre serbo-turque de 1876: première défaite militaire.....	147
La seconde guerre serbo-ottomane (1877-1878): extension territoriale et indépendance nationale de la Serbie	150
Chapitre 10. La pensée politique (1848-1878).....	153
1848: « La France se battra pour nous tous ».....	153
Les libéraux serbes: des élèves français	160
Le progrès de l'idéologie conservatrice et le recul des libéraux « parisiens ».....	165
Le Prince Michel et Napoléon III: le principe de nationalité.....	168
« La Jeunesse serbe unifiée ».....	170
Chapitre 11. Les institutions de la Principauté de Serbie.....	177
Le Code civil serbe — les influences française et autrichienne	177
« Parisiens » contre « Allemands »: deux conceptions rivales de l'administration interne.....	181
La Constitution de la Régence de 1869.....	186

Quatrième partie

Les luttes pour la démocratie parlementaire

Chapitre 12. La société serbe 1873-1903	195
La Serbie dans les relations internationales après 1878.....	195
Développement interne de la Principauté de Serbie	207
Chapitre 13. La consolidation des institutions politiques.....	215
Les lois sur la presse	215
Différents projets de la Constitution :	
système monocaméral ou bicaméral ?.....	219
La Constitution serbe de 1888 : la victoire de la démocratie parlementaire	226
La Constitution de 1901 : système bicaméral octroyé	231
Chapitre 14. Les programmes politiques	235
Les libéraux : la démocratie graduelle et l'occidentalisation croissante ...	235
Les progressistes : la démocratie limitée et l'occidentalisation obligée ...	241
Les radicaux : la mobilisation des masses paysannes, les idéaux égalitaires.....	251
Nikola P. Pašić (1845-1926) : la démocratie intérieure et la libération nationale	261
Les radicaux indépendants : les idéologues à la française.....	268
Chapitre 15. La démocratie serbe à l'épreuve.....	279
La démocratie parlementaire mise en œuvre :	
les gouvernements radicaux (1888-1892).....	279
Les « Parisiens » serbes de la troisième génération :	
de l'école à la politique (Milovan Dj. Milovanović, Milenko R. Vesnić, Bogdan Popović...)	286
Rapprochement avec la France : proximité idéologique et amitié politique	292
Albert Malet en Serbie : précepteur ou acteur politique ?.....	298
Chapitre 16. L'autoritarisme royal contesté (1893-1903).....	313
Les derniers Obrenović contre la démocratie parlementaire	313
La suppression de la Constitution de 1888 :	
les combats contre les radicaux (1894-1901)	320
La cour martiale pour les radicaux	333

Compromis temporaire (1901-1903).....	339
Régicide au nom de la démocratie ?.....	346

Cinquième partie

La démocratie parlementaire 1903-1914

Chapitre 17. Société : stabilisation sous la monarchie constitutionnelle....	357
Du « paradis des pauvres » à la démocratie moderne.....	357
« Le pays le plus francophile du monde » ?	360
Chapitre 18. Le rétablissement de la démocratie parlementaire.....	365
Le retour au parlementarisme, l'élection du roi, la modification de la Constitution, la reconnaissance du nouveau régime	365
La Constitution de 1903.....	371
Le rôle du roi Pierre I ^{er} de Serbie	376
Pierre I ^{er} de Serbie et la France 1903-1904	383
La question des conjurés et « l'embargo diplomatique »	389
Les puissances et les querelles internes.....	399
La crise parlementaire de 1905	414
Les élections, les batailles électorales et la procédure parlementaire en Serbie (1903-1914).....	419
Les controverses sur les solutions institutionnelles.....	441
La démocratie face à la politique extérieure (Annexion de la Bosnie- Herzégovine en 1908).....	449
Chapitre 19. La démocratie fragile ?.....	455
Le rôle de l'armée dans la société serbe.....	455
La Couronne devant les officiers conjurés	461
La « Main noire » (1911-1912) : du patriotisme à l'autoritarisme.....	476
Les guerres balkaniques 1912-1913 : l'armée serbe et la question nationale.....	487
La crise intérieure en Serbie de 1914	493
L'attentat de Sarajevo et la « Main Noire »	503
« L'Âge d'or » : mythe ou réalité ?	513
Conclusion. La France comme vecteur démocratique en Serbie 1804-1914.....	517

Archives	523
Sources imprimées	529
Mémoires et journaux	531
Presse	533
Livres	534
Articles	551
Remerciements	563
Index	565

Introduction

Pourquoi la France ?

Goût de liberté, esprit révolutionnaire, démocratie égalitaire

*L'histoire de ce peuple devrait se chanter et non s'écrire...
L'histoire de ce peuple n'est écrite qu'en vers populaires
comme toutes les premières histoires des peuples héroïques.
Ses chants de l'enthousiasme national, éclos sur le champ de
bataille répétés de rangs en rangs par les soldats, apportés
dans les villages à la fin de la campagne, y sont conservés par
la tradition... Un peuple nourri de ce lait, ne peut plus jamais
redevenir esclave.*

Notes sur la Serbie, 1833.
Alphonse de Lamartine

Pour un certain nombre de Serbes cultivés, de prêtres, de moines et de marchands du monde serbe, dispersé entre une république (Sérénissime) et entre les deux empires — des Habsbourg et des Ottomans — la France était, dès le XVIII^e siècle, synonyme de civilisation et de culture.¹ Les modestes connaissances que ces gens avaient des traditions françaises dataient de l'époque des dernières guerres austro-ottomanes, quand le Prince Eugène de Savoie, commandant des troupes des Habsbourg, conquiert Belgrade et la Serbie du nord en 1717.² Pendant la courte période (1718-1739) où la Serbie septentrionale fut placée sous l'Autriche, le Prince Eugène a introduit dans ses villes certains éléments de la civilisation française, de l'aménagement urbain et de la première pharmacie de Belgrade jusqu'aux boulangeries fabriquant des petits pains français dans les villes situées au bord du Danube.³ Deux décennies

1. Émile Picot, *Les Serbes de Hongrie, leur histoire, leurs privilèges, leur Église*, Prague, Grégr et Dattel 1873; Yovan Radonitch, *Histoire des Serbes de Hongrie*, Paris, Bloud et Gay, 1919.

2. Cf. Jean Nouzille, *Histoire des frontières. L'Autriche et l'empire ottoman*, Paris, Berg, 1991.

3. Nikola Gavrilović, *Srbi i Francuzi : francuski uticaj na Srbe i srpsku književnost krajem XVIII i početkom XIX veka* (Serbes et Français : l'influence française sur les Serbes et la littérature serbe à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle), Belgrade, Elit, 1997.

d'administration autrichienne de la Serbie se sont cependant révélées trop courtes pour laisser une empreinte durable sur le mode de vie de ses habitants. Toutefois, le nom du commandant français de l'armée des Habsbourg est resté dans les mémoires comme le symbole de la lutte pour la liberté des chrétiens sous occupation ottomane.

À l'aube du XIX^e siècle, la Serbie ne représentait pour la France qu'une région peu connue de l'Empire ottoman d'Europe, une petite pierre dans la mosaïque des régions et des groupes ethniques englobés sous le vocable général de Chrétiens d'Orient, et dont les noms particuliers étaient difficiles à prononcer et à mémoriser. Les rares voyageurs français qui traversaient alors la Serbie ne la distinguaient pas des autres provinces, mentionnaient superficiellement son passé et, parfois, s'exprimaient un peu plus en détail sur sa situation de l'époque. Pour l'Europe des Lumières, les Balkans représentaient une contrée dans laquelle, outre la souveraineté ottomane et la diversité confessionnelle et ethnique, on ne reconnaissait clairement que la tradition hellénique.

C'est seulement la révolution et les guerres napoléoniennes qui allaient conduire à des relations plus étroites entre la France, Serbie et les Serbes, mais toujours indirectes. Tout d'abord par la politique française dans les anciennes possessions de Venise (Provinces Illyriennes, 1809-1813) où vivaient de nombreux Serbes et qui, au sud, étaient limitrophes du Monténégro. Ensuite, par les relations avec l'Empire ottoman (le consulat à Travnik, en Bosnie centrale), d'où était observée la situation dans la Serbie voisine⁴. Dans l'ombre de la transformation grandiose mise en mouvement par la Révolution, et à l'arrière-plan des guerres napoléoniennes, se déroulait, à la limite des territoires que l'on considérait comme civilisés, la révolution serbe⁵.

Certaines ressemblances peuvent être mises en évidence, même s'il faut tenir compte d'importantes différences entre la France et la Serbie — discordances dans les traditions politiques, l'héritage culturel et le développement économique. Dans cette perspective, la Serbie révoltée présentait, dans ses aspirations politiques, quelques similitudes avec des mouvements nés lors de la Révolution française. Survenue en 1789, celle-ci s'est déroulée sous la forme du combat du Tiers état contre la domination de l'aristocratie et du clergé, et de sa lutte pour obtenir une participation sur la base de droits égaux au pouvoir. En 1804, les paysans serbes se sont révoltés non seulement contre la domination ottomane mais aussi contre le régime féodal qui, par d'incessantes augmentations d'impôts, les oppressait jusqu'à devenir insoutenable.

4. Cf. plus dans : Slobodan Šoja (dir.), *Le Consulat de France en Bosnie 1806-2006 et la Chronique de Travnik d'Ivo Andrić*, Sarajevo & Travnik, Ambassade de France en Bosnie-Herzégovine, 2006.

5. Expression utilisée par Leopold von Ranke pour décrire l'insurrection des paysans serbes dans le *pachalik* de Belgrade (1804-1813).

À l'instar de la Révolution française, la révolution serbe a connu une évolution depuis les revendications sociales et politiques des débuts jusqu'à la métamorphose fondamentale de la fin, avec des conséquences relevant à la fois d'une révolution sociale et nationale, achevée en 1835. Alphonse de Lamartine notait en 1833 : « Ces hommes au costume semi-oriental, au visage mâle et doux des peuples guerriers, me racontent simplement les faits auxquels ils ont pris tant de part. Quoique jeunes encore et couverts de blessures, ils semblent avoir oublié entièrement la guerre et ne s'occupent que d'instruction publique, d'écoles pour le peuple, d'améliorations rurales et administratives, de progrès à faire dans la législation ; modestes et zélés, ils profitent de toutes les occasions qui se présentent pour perfectionner leurs institutions naissantes⁶ ».

Le principe de la souveraineté nationale — selon lequel tout pouvoir dans l'État est issu du peuple — avait en Serbie, conformément à ses traditions et à ses possibilités, un écho considérable. Le principe de nationalité, mis en lumière en France et lié aux principes de libertés politiques et d'égalité civique, correspondait aux aspirations de la société égalitaire et agraire qui existait en Serbie. Dans un paysage politique et culturel nettement différent de ce que connaissait la France, la Serbie allait suivre un chemin relativement similaire, cyclique, vers l'indépendance nationale et l'instauration d'un régime démocratique : d'abord une révolution sociale et nationale accompagnée d'une succession de guerres, puis la défaite, l'occupation et la restauration, ensuite une série de nouvelles révoltes, soutenue par une poussée d'aspirations démocratiques finissant dans l'absolutisme ; enfin une nouvelle succession de guerres désastreuses et victorieuses et, pour terminer, l'instauration d'une démocratie parlementaire.

En dépit d'une situation sociale, d'un développement économique et de conditions géopolitiques diamétralement opposés, ces deux pays avaient en commun le désir de mettre en pratique les principes fondamentaux de la « Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen », votée pendant la Révolution française, et qui constituait l'idéal général de l'époque. Sur le chemin tortueux de la Serbie vers la démocratie, la France serait observée comme un exemple politique, un modèle idéologique déterminant ses propres valeurs et mesurant le degré atteint par ses libertés. De ce point de vue, on peut tout à fait appliquer à la Serbie la remarque de Guizot : « Il n'est presque aucune grande idée, aucun grand principe de civilisation qui, pour se répandre partout, n'ait passé d'abord par la France⁷. »

L'intérêt limité de la France pour la situation politique dans le centre des Balkans, ainsi que son soutien ponctuel aux mouvements nationaux de cette

6. Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient. Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient (1832-1833) ou Notes d'un voyageur*, vol. IV, Paris, Gosselin, 1835, pp. 10-11.

7. François Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, Paris, Hachette, 1985, p. 57.

région, ont encore renforcé l'idée que les Serbes se faisaient de la France, celle d'un pays qui, par son esprit politique, était le plus proche de leurs aspirations. La Serbie n'avait pas connu avec la France les mauvaises expériences subies avec d'autres grandes puissances qui, en défendant leurs intérêts dans les Balkans, montraient clairement que les droits politiques et les aspirations nationales des petits peuples n'avaient d'importance dans leurs plans que dans la mesure où ils correspondaient à leurs intérêts globaux. C'était le cas non seulement de la puissance géographiquement la plus proche de la Serbie, l'Empire des Habsbourg, mais aussi de la Russie orthodoxe et slave dont l'ombre pesait sur l'ensemble des Balkans. Les espoirs qui reposaient sur la Russie étaient souvent inversement proportionnels à ses gestes politiques⁸. La France était aussi la puissance occidentale qui, contrairement à l'Autriche, ne faisait preuve ni d'intolérance religieuse, ni de prosélytisme envers la Serbie. Dans les Balkans, surtout en Serbie, la France était représentée non seulement par ses diplomates et ses voyageurs curieux, mais également par de nombreux ingénieurs, experts militaires et commerçants habiles (plus tard aussi par des banquiers), qui, dans la plupart des cas, donnaient l'impression d'être des gens cultivés et animés de sentiments amicaux. Comme partout ailleurs en Europe, la langue et la culture françaises constituaient, outre un critère de bon goût, un élément implicite d'appréciation de la civilisation. Les premiers souverains serbes éduqués à l'étranger (à commencer par les derniers rois de la maison des Obrenović, Milan et Alexandre) ont fréquenté des écoles françaises ou eu des précepteurs français : ils s'exprimaient mieux en français que dans leur langue maternelle.

En Serbie, cependant, c'est l'Empire voisin des Habsbourg qui était considéré depuis toujours comme le véritable repère de la civilisation, la « fenêtre sur l'Occident » : son administration exemplaire, ses modèles économiques et ses réalisations techniques étaient, malgré le respect que leur portait l'intelligentsia serbe, repris à contrecœur et avec beaucoup de résistance par un peuple peu habitué à une administration bureaucratique sévère. Les vecteurs de l'influence autrichienne étaient les Serbes de la monarchie habsbourgeoise qui, à l'époque de Karageorges, étaient les principaux relais des idées occidentales, y compris des doctrines politiques françaises, c'est-à-dire la première élite cultivée de l'État insurgé. Quand, une fois l'autonomie acquise, les institutions étatiques ont commencé à se stabiliser, l'animosité générale du milieu serbe envers l'État voisin s'est vite portée sur les Serbes de l'Empire des Habsbourg (de la Hongrie du sud, future Voïvodine de Yougoslavie) qui occupaient les principales fonctions dans l'appareil bureaucratique. Les « Souabes » ou « Allemands », ainsi que l'on appelait en Serbie les Serbes

8. D. T. Bataković (dir.), *Histoire du peuple serbe*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2005. pp. 144-147.

autrichiens, avec leur raideur bureaucratique, leur étroitesse d'esprit politique, leur étiquette pompeuse et leurs vues féodales sur le monde et le fonctionnement des institutions politiques, étaient reçus non seulement avec beaucoup de méfiance et d'incompréhension, mais aussi, très souvent, avec une franche hostilité.

Par ailleurs, l'Empire des Habsbourg n'était pas uniquement une grande puissance absolutiste, féodale et impériale : il était aussi chargé d'une mission catholique romaine dans les Balkans. En Serbie orthodoxe, où la religion constituait une composante essentielle de l'identité nationale, la politique confessionnelle de Vienne était le plus souvent comprise comme un prosélytisme non dissimulé. Pour cette raison, elle se heurtait à une vive résistance et provoquait une rancœur générale. Par conséquent, les influences des milieux dont les principes politiques étaient susceptibles de trouver en Serbie un terrain propice à leur développement étaient d'autant plus facilement acceptées qu'elles ne portaient pas le sceau de Vienne ni des « Souabes » honnis.

La corrélation entre la politique étrangère et le développement politique interne de la Serbie est très importante pour comprendre la propagation de l'influence française. Celle-ci se répandait sur deux plans parallèles. À cet égard, les relations diplomatiques et politiques constituaient un élément important de l'expansion de l'influence française. Dans le domaine de la politique intérieure serbe et de ses aspirations nationales, cette influence fut particulièrement sensible à l'époque des Défenseurs de la Constitution (1842-1858), quand les influences étrangères sur la situation interne serbe étaient les plus fortes. Pendant le règne de Napoléon III, ces relations étaient étroitement liées à sa politique des nationalités dans le sud-est de l'Europe. Durant la période qui s'est écoulée entre la Crise d'Orient (1875-1878) et le coup d'État qui a renversé la dynastie au pouvoir en Serbie en 1903, l'influence française s'est fait de plus en plus sentir au plan des idées politiques, ce qui permettait en même temps le renforcement des relations économiques. Un tournant important fut ainsi marqué dans l'harmonisation de la politique extérieure de la Serbie avec celle de la France et, en conséquence, des liens plus forts se sont noués avec ses traditions politiques, après la conclusion de l'alliance franco-russe (1891-1893) : cette alliance a créé les conditions du rapprochement des aspirations politiques de la Serbie et de son élite politique avec la politique étrangère de la France et son rôle dans la myriade de conflits entre deux blocs de puissances antagonistes. Parallèlement, un nombre non négligeable d'institutions politiques de Serbie sont devenues, en dépit de la compréhensible pénétration de différentes influences qui s'adaptaient aux circonstances locales, très proches, par leur construction sociale globale, des conceptions françaises de l'État, de la nation et de la démocratie. La combinaison des courants politiques n'était pas non plus à négliger dans l'établissement de l'influence française. Le résultat final de cette double imprégnation, politique et idéologique, fut résumé, à la veille de la Grande Guerre par un journaliste français. Surpris par l'étendue

de l'influence française sur la culture et les idées politiques, il en concluait, non sans fierté, que la Serbie était le pays le plus francophile au monde⁹. Il faut donc croire que le jeune poète et grand francophile Jovan Dučić ne plaisantait pas lorsqu'il disait que les intellectuels belgradois, avant 1914, ouvraient automatiquement leurs parapluies dès qu'ils apprenaient qu'il pleuvait à Paris. En plus, leur amour pour la culture française les poussait même à renoncer à leurs plats favoris purement balkaniques¹⁰.

Dans le domaine culturel les influences russe et française fleurissaient au même moment, sans entrer en conflit, enrichissant une modeste tradition locale. L'influence russe sur la culture serbe et, plus encore, sur les idées politiques, a constitué un point d'ancrage civilisateur de l'héritage commun de Byzance et, à travers lui, du monde orthodoxe et slave. En outre, l'ascendant de la Russie s'intensifiait par le truchement de la tradition politico-religieuse, cultivée depuis des siècles, l'Empire des tsars étant considéré comme le grand protecteur slave et orthodoxe, l'unique protecteur véritable de l'Église et des peuples orthodoxes contre l'arbitraire et les abus de l'administration ottomane. Depuis l'époque de Pierre le Grand, la Russie était vue comme l'alliée naturelle dans la lutte de libération nationale à venir. Le poids de la Russie dans les Balkans était constamment l'objet d'une croyance irrationnelle dans un destin commun, idée qui se maintenait malgré les expériences négatives vécues dans la coopération politique. Cependant, parmi les hommes politiques et les passeurs d'influence occidentale en Serbie, rares étaient ceux qui, à l'instar des slavophiles russes, estimaient que l'oligarchie est pire que l'absolutisme. Les slavophiles, les populistes russes et leurs adeptes serbes avaient en commun la glorification de l'ancienne autogestion slave, qui correspondait en Serbie à une certaine tradition datant de l'époque de la domination ottomane. À la différence de cette partie de l'intelligentsia russe qui recouvrait l'organisation horizontale de l'autogestion communale d'une forte autorité étatique incarnée par l'absolutisme du souverain, les Serbes montraient peu d'inclination pour cette variante russe d'absolutisme impérial.

À l'opposé de l'apologie russe de l'absolutisme, l'influence française mettait l'accent sur les valeurs démocratiques et égalitaires, pour établir, avec son ordre cartésien, une véritable échelle de valeurs. En pénétrant lentement dans un milieu paysan patriarcal et conservateur, les influences françaises dans les domaines politique et culturel se complétaient harmonieusement. À la fin du XIX^e siècle, elles ont eu un impact décisif sur la littérature et, plus encore, sur

9. Dans le *Correspondant* du 10 juillet 1914, André Chéradame affirmait que la Serbie était « le pays le plus francophile au monde », cf. Ernest Denis, *La Grande Serbie*, Delagrave, Paris, 1915, p. XIII.

10. Cité dans : Milorad Ekmečić, « Više od vojnih saveznika 1914. Prilog o francuskom izučavanju etničke prirode Jugoslovena », dans Milorad Ekmečić, *Ogledi iz istorije* (Essais sur l'histoire), Belgrade, Službeni list SRJ, 1999, p. 191.

la formation du meilleur modèle de langue littéraire, le « style belgradois », de plus en plus proche de la phrase elliptique française.

Les vecteurs de l'influence française dans la culture et la politique étaient, avant tout, les étudiants serbes, boursiers de leur gouvernement, formés à partir du début des années 1840 dans les universités françaises : « Le progrès le plus sensible, dans les années quarante et cinquante, est celui qui résulte des relations nouvelles avec l'étranger. Ce progrès, le gouvernement français le favorise par la création de bourses d'études ; d'autre part, les familles tant soit peu aisées envoient leurs fils en Autriche, en Allemagne, et même, à l'instar des voisins de Roumanie, à Paris, dont la faculté de Droit prélude, dans les années cinquante, à son rôle d'école des ministres, comme on dira bientôt à Belgrade¹¹. »

Ceux qui voulaient étudier les techniques et les sciences économiques se rendaient à Vienne, à Berlin et à Heidelberg, tandis que les futurs juristes allaient à Paris et les élèves-officiers le plus souvent à Metz, ou bien, lorsque la France connaissait des crises intérieures, à Genève la calviniste. De même, il arrivait fréquemment qu'après avoir terminé leurs études dans des universités allemandes, ce qui était vu d'un œil favorable par l'oligarchie bureaucratique de Serbie (les Défenseurs de la Constitution, 1842-1858), les boursiers de l'État décident de leur propre chef de suivre des études complémentaires en France, étant donné que dans ce pays les sciences juridiques et les doctrines politiques étaient les plus développées au monde. À la fin du XIX^e siècle, les Serbes estimant que les idées politiques et les institutions françaises étaient les plus adaptées aux besoins de la Serbie, les boursiers serbes allaient généralement étudier le droit à Paris.

Outre les « Parisiens », qui s'efforçaient d'adapter au milieu serbe ce qu'ils avaient appris en France, l'influence française sur la politique, surtout dans le domaine de la théorie, s'exerçait sur les jeunes générations éduquées hors de France. Vagabondant entre les universités suisses, allemandes et autrichiennes, ils connaissaient, surtout de manière indirecte, diverses influences, parmi lesquelles celle de la doctrine politique française, dans un large éventail allant des idées libérales et démocratiques aux professions de foi anarchistes. Parmi eux se trouvait un bon nombre de jeunes gens qui, malgré la modicité de leurs moyens matériels, trouvaient la possibilité de visiter Paris et d'y découvrir une vie politique exceptionnellement vivante, ou bien, de compléter et d'enrichir leurs connaissances en assistant aux cours à la Sorbonne. En raison des différences de degré de développement, de puissance économique de traditions, de culture, et, plus généralement, de civilisation, l'adaptation des expériences françaises aux conditions locales était imposée comme le point de départ obligé

11. Émile Haumant, *La formation de la Yougoslavie (XV^e-XX^e siècles)*, Paris, Bossard, 1930, p. 292.

de toute tentative d'application des doctrines et solutions politiques concrètes choisies. Comme ailleurs dans les Balkans, l'influence européenne, y compris celle exercée par la France, se mêlait souvent aux traditions locales, demeurant ainsi, selon la situation politique et les rapports de forces dans la société, partielle ou incomplète. Malgré tout, l'influence française était notable, même lorsqu'elle ne s'exerçait pas directement ou qu'elle n'était pas clairement reconnaissable.

La composition sociale de la population serbe, majoritairement agricole (aux environs de 90 %) tout au long du XIX^e siècle, l'existence d'une petite propriété terrienne et l'absence d'aristocratie étaient porteuses d'un fort potentiel démocratique. La population pouvait cependant être manipulée avec succès, étant donné l'inexistence de couches sociales nettement définies susceptibles de porter des idées politiques, et plus particulièrement à cause de l'absence de classes moyennes développées. Dans cette situation, en Europe, l'échelle des solutions politiques s'étendait de la révolution à la réaction. La Serbie, elle non plus, n'était pas immunisée contre ces grandes oscillations. Toutefois, l'absence de grandes propriétés terriennes et le rôle politique marginal joué par l'Église et le clergé constituaient un obstacle à une stabilisation durable d'un régime foncièrement antidémocratique. La lutte pour la démocratie et le régime parlementaire ne se déroulait donc pas selon une dynamique sociale causée par l'industrialisation, dans un conflit avec l'aristocratie et l'Église et leurs privilèges protégés par le souverain. Cette lutte avait lieu sous le signe de l'opposition à l'absolutisme du souverain et à l'oppression bureaucratique, et contre la répression policière qui en résultait.

En Europe occidentale, y compris en France, la lutte pour un régime démocratique était dirigée contre l'aristocratie et la monarchie absolue, conséquence du combat du Tiers état pour une participation au pouvoir à égalité de droits. Les limites à son développement étaient avant tout constituées par l'aristocratie et l'Église. Les avantages de l'Occident étaient importants : l'idée de civilisation, la tradition révolutionnaire, de nouvelles doctrines, une dynamique économique. En Serbie les limites étaient notables et apparemment difficiles à surmonter : le retard économique et culturel provoqué par la longue domination ottomane, l'absence d'institutions politiques et de tradition politique analogue, l'héritage religieux et les coutumes byzantines. Les quelques atouts de la Serbie se résumaient à l'institution archaïque des assemblées populaires, profondément enracinée dans le peuple, et, aussi, à un certain égalitarisme agraire (qui, avec le renforcement de l'État, allait devenir un obstacle de la modernisation des institutions politiques) ; à la tradition d'auto-gestion locale qui constituait la forme fondamentale d'organisation politique ; à la protection des petites propriétés paysannes ; à l'absence d'une aristocratie et d'une puissante organisation ecclésiastique puissante qui tendraient à dominer la vie politique.

À la différence de la France, où les idées politiques reflétaient le plus souvent les aspirations politiques des différentes couches sociales, en Serbie les idées politiques précédaient fréquemment de beaucoup, jusqu'à l'apparition du parti radical en 1881, les mouvements sociaux créés par le développement économique. L'absence de réaction positive de la population face aux réformes imposées d'en haut indiquait d'une part une résistance à l'introduction d'institutions modernes dans une société patriarcale, et d'autre part une insuffisance d'adaptation des projets de réformes aux intérêts fondamentaux des couches mal différenciées de la population. Des barrières supplémentaires étaient formées par les influences extérieures qui, selon les rapports de forces des puissances antagonistes, s'exerçaient de façon considérable sur le degré de libertés politiques et façonnaient la nature du régime en Serbie.

Tout au long du XIX^e siècle, la Serbie a constitué une monarchie classique. Karageorges, déjà, aspirait à transformer son commandement militaire en une forme monarchique de gouvernement, tandis que Miloš Obrenović institutionnalisa le pouvoir monarchique et instaura une dynastie héréditaire. À l'opposé de l'autocratie du souverain à la balkanique, le parlementarisme anglais représentait un exemple pour tous les Serbes éclairés qui souhaitaient établir un régime parlementaire où le gouvernement serait responsable devant l'Assemblée nationale (*Narodna skupština*) conçue comme le corps législatif. De ce point de vue, l'influence anglaise est aisément reconnaissable, tout en étant indirecte. Contrairement à l'Angleterre, la Serbie était une société agraire et égalitaire, avec un État d'origine révolutionnaire. L'enchevêtrement des influences française et anglaise dans la formation du parlementarisme serbe se traduisait donc constamment par une tentative créative d'adaptation des doctrines occidentales aux besoins locaux. Le modèle monarchique de système représentatif s'orientait vers les solutions anglaises, mais la répartition des forces politiques n'était pas favorable à l'instauration d'un système bipartite. En effet, la structure de ces forces en Serbie tendait vers les solutions les plus proches du gouvernement de coalition. Le rôle du monarque, à la différence de l'exemple britannique, était bien affirmé dans certaines périodes, particulièrement lorsque le gouvernement était composé de libéraux ou de conservateurs, et qu'on se rapprochait d'un type de monarchie rappelant les prérogatives de Louis-Philippe. L'influence française se manifestait également par le truchement du modèle belge de monarchie parlementaire qui était extrêmement apprécié en Serbie et souvent considéré comme un exemple à suivre. La Constitution belge de 1831, qui s'inspirait de la Charte française de 1830, a servi de modèle à la Constitution serbe de 1888, qui instaura la démocratie parlementaire.

Ce n'est qu'après le changement de dynastie en 1903 qu'une forme libérale de gouvernement fut définitivement établie en Serbie. Les éléments aristocratiques, fortement présents dans la Grande-Bretagne victorienne, n'existaient pas dans la société serbe. Aussi l'influence britannique parve-

nait-elle en Serbie telle que modifiée par la perspective et les expériences politiques françaises, ou bien par l'intermédiaire de la pratique belge qu'on estimait la plus facile à appliquer au paysage politique serbe. Les efforts déployés par les radicaux serbes, qui se référaient idéologiquement au radicalisme français en vue d'appliquer le modèle britannique de parlementarisme après 1903, ne relevaient pas de leurs convictions politiques mais de nécessités pratiques. Comptant sur l'appui de la majorité de l'électorat, les radicaux serbes faisaient appel à l'exemple anglais uniquement parce qu'ils avaient attribué au monarque le rôle du « roi qui règne mais ne gouverne pas ».

Donc, un modèle qu'on aurait pu adopter et appliquer tel quel en Serbie n'existait pas. L'exemple français était toutefois le plus proche des besoins politiques serbes. Pourquoi ? Les idées de la Révolution française étaient par essence égalitaires. Les principes de liberté, d'égalité et de fraternité, ainsi que de souveraineté de la nation, constituaient un modèle attractif de société égalitaire qui rattachait la liberté individuelle et les droits qui en découlent à la souveraineté nationale. La France du XIX^e siècle offrait un exemple de civilisation à un peuple qui commençait juste à inventer ses valeurs démocratiques. Pour les Serbes, les institutions françaises étaient un modèle idéal de liberté. En 1848, les libéraux serbes s'écriaient : « La France combat pour nous tous ». En outre, Napoléon III défendait le principe de nationalité si important pour l'émancipation de la Serbie. Le nationalisme s'identifiait généralement avec l'opposition bourgeoise à l'absolutisme. Dans les pays occidentaux, le nationalisme des classes moyennes craignait souvent la méfiance des masses et ses réactions incontrôlables. En Serbie, pays dépourvu de classe moyenne, la principale résistance à l'absolutisme du monarque venait des masses qui, pendant longtemps, jusqu'à l'apparition des radicaux serbes en 1881, furent dénuées de véritables représentants. La classe moyenne (employés, artisans, paysans propriétaires), toujours très minoritaire, s'attachait, le plus souvent, à l'exception des libéraux, au monarque, cherchant en lui un appui pour l'introduction de réformes. C'est la Troisième République qui influa considérablement sur le développement du régime parlementaire en Serbie. À cette époque, la France était le seul grand état d'Europe où la noblesse n'exerçait pas de véritable domination politique. Le système pluripartite français, les gouvernements de coalition, les députés élus, l'idéologie des radicaux et le radical-socialisme, constituaient autant d'attraits pour les idéologues de la démocratie serbe. Les changements dynastiques en Serbie (1839, 1858, 1903) et, dans une certaine mesure, en France, ressemblaient le plus souvent à des révolutions qui ne remplaçaient pas uniquement le souverain, mais également la quintessence du régime. La fonction de classe moyenne en Serbie, occupée jusque-là par une couche peu nombreuse de la population — essentiellement les fonctionnaires et les marchands — ne revint à la fin du XIX^e siècle que progressivement à l'armée. Elle représentait d'abord un soutien au régime, un pivot de l'autocratie, pour ensuite devenir, à mesure

que les classes moyennes entraînent dans ses rangs, porteuses d'aspirations au changement. La lutte pour le régime parlementaire et la démocratie en France dura de 1789 à 1875, et en Serbie, le même processus s'étala de 1804 à 1903¹².

12. D. T. Bataković, «Srbija na Zapadu: o francuskim uticajima na politički razvoj moderne Srbije» (La Serbie en Occident. Les influences françaises sur le développement politique de la Serbie moderne), *Susret ili sukob civilizacija na Balkanu* (Beograd & Novi Sad: Istorijski institut SANU & Pravoslavna reč 1998), pp. 307-328 ; D. T. Bataković, «L'influence française sur la formation de la démocratie parlementaire en Serbie», *Revue d'Europe Centrale*, tome VII, n° 1 (1999), Strasbourg 2000, pp. 17-44. D. T. Bataković, «Le modèle français en Serbie avant 1914», dans : D. T. Bataković (dir.), *La Serbie et la France : une alliance atypique. Les relations politiques, économiques et culturelles, 1870-1940*, Institut des Études Balkaniques, Belgrade, Académie serbe des Sciences et des Arts, 2010, pp. 13-99.

Première partie

La révolution serbe (1804-1835)

*Je suis un Serbe et je sais aimer la nation serbe
tout comme les Français et d'autres patriotes ;
je partage, alors, avec mon peuple notre bonheur et notre malheur.*

Božidar Grujović

La France — État d'origine révolutionnaire La Serbie — État issu d'une révolution nationale

Ce n'est pas par hasard si le célèbre historien allemand Leopold von Ranke, évoquant l'exemple de la révolution française, qualifia l'insurrection contre les Ottomans en 1804 dans la Serbie centrale de « révolution serbe » (*Die serbische Revolution*)¹. La Serbie insurgée connue sous le nom du *pachalik* de Belgrade (officiellement sandjak de Smederevo), située entre Belgrade au nord et Niš au sud, couvrait le territoire d'environ 37 000 km² au début du XIX^e siècle, avec une population estimée à moins de 400 000 habitants, dont les chrétiens orthodoxes serbes constituaient la majorité écrasante. Dans cet espace frontalier avec l'empire des Habsbourg, situé entre la Drina à l'ouest et Danube à l'est, la Save au nord (jusqu'à la Morava) et l'Ibar au sud, la population chrétienne serbe augmenta plusieurs fois avec une immigration constante au XVIII^e siècle, venant du Kosovo, du Monténégro, de l'Herzégovine, de la Macédoine slave et de la Bosnie.

Les causes de l'insurrection furent multiples : d'abord la crise générale de l'Empire ottoman accompagnée du déclin de la féodalité locale, d'une anarchie et d'une insécurité juridique croissante. Ensuite, le début de stratification sociale des sociétés agraires né de l'influence croissante du commerce avec les pays voisins (une partie importante du commerce de bétails avec l'Empire des Habsbourg s'effectuait par la Serbie) et la stabilisation de l'autonomie locale, acquise à la veille de la révolution. Le troisième facteur fut la diffusion des idées des Lumières, puis de la Révolution française, la progression du monde « extérieur » (l'Occident) vers l'intérieur des Balkans ottomans.

1. Leopold von Ranke, *Die serbische Revolution*, Hamburg, Perthes 1829. Voir aussi : Andrej Mitrović, « Leopold Ranke o Srpskoj revoluciji 1804. godine » (Leopold Ranke sur la Révolution serbe en 1804), dans : *Istorijski značaj srpske revolucije 1804. godine* (L'importance historique de la Révolution serbe de 1804), Belgrade, Académie serbe des Sciences et des Arts, 1983, pp. 105-118.

Les Serbes sont l'un de ces peuples dont le programme d'éveil national dans le sens moderne fut établi dans la diaspora — en Hongrie du sud, dans la Voïvodine d'aujourd'hui. Pour les Serbes du *pachalik* de Belgrade, qui ne connaissaient guère les idées progressistes et l'effervescence révolutionnaire de la France à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, le monde extérieur se résumait aux Serbes éclairés de l'Empire des Habsbourg, porteurs des idées des Lumières et du nationalisme moderne. Avec le développement de l'insurrection, ils allaient affirmer le concept de souveraineté nationale et, jusqu'à un certain point, celui de droits des citoyens. Les Serbes éclairés de l'Empire des Habsbourg étaient les seuls capables de reformuler les revendications des assemblées paysannes de Serbie réclamant les libertés nationales et sociales. La position des Serbes, en particulier en Hongrie, rappelait, dans une certaine mesure, le paysage politique et social de la France à la veille de la Révolution. Grâce aux privilèges impériaux de 1690 (complétés à plusieurs reprises), les Serbes de l'Empire des Habsbourg disposaient d'une organisation ecclésiastique propre (l'archevêché de Sremski Karlovci) qui couvrait à la fois la Hongrie du sud, les Confins militaires (*Vojna Krajina*) et la partie civile de l'Empire. Parmi les Serbes de l'Empire, outre les paysans dépendants, on comptait également des chefs militaires, des commerçants et des avocats de renom, tandis que chez les dignitaires ecclésiastiques on trouvait un grand nombre de moines et d'évêques instruits, souvent influencés par le joséphisme. Plus au nord, à Pest, on comptait parmi la population serbe de riches négociants, des docteurs ès sciences, des juges, des professeurs d'université et des médecins. Ils se divisaient en trois ordres (bourgeois, militaires, prêtres) qui se réunissaient périodiquement sous l'égide de l'Église serbe de Karlovci pour désigner de nouveaux dignitaires ecclésiastiques afin de débattre des problèmes liés à la protection de leurs droits communautaires, garantis par les privilèges impériaux.

Les Serbes de l'Empire habsbourgeois étaient étroitement liés à leurs compatriotes de l'Empire ottoman : les guerres austro-turques du XVIII^e siècle — au cours desquelles les Serbes de l'Empire ottoman (du *pachalik* de Belgrade) furent les alliés de Vienne — favorisèrent le renforcement des liens interserbes, tant économiques que politiques, avec le soutien de l'armée autrichienne et de l'administration viennoise.

Les idées des Lumières et de la Révolution eurent un grand écho parmi les Serbes de l'Empire des Habsbourg. À l'Assemblée de Timisoara de 1790, qui a réuni 75 représentants des trois ordres serbes, des revendications furent exprimées pour l'obtention de droits confessionnels, nationaux et politiques. On cita Montesquieu en exigeant l'abolition de la féodalité (dont les propriétaires terriens hongrois étaient l'incarnation) et l'instauration des libertés citoyennes. La proposition faite avant la tenue de la réunion, « qu'à l'Assemblée serbe il n'y ait pas de nobles », fut interprétée comme l'expression d'un nouveau climat politique, causé par « la voix des Français criant : liberté, égalité ». Afin de combattre les idées révolutionnaires, on a alors adjoint à

l'Assemblée une députation de 25 nobles, propriétaires terriens. Dans le rapport du commissaire impérial, les défenseurs de telles idées étaient traités de « nationalistes », à cause de leur pétition à l'empereur, dans laquelle, en se référant au « philosophe français Montesquieu » ils réclamaient une autonomie territoriale. Inquiet de la propagation de l'influence française — des idées qui avaient servi à formuler les revendications nationales — le Serbe le plus riche de cette époque, le comte Sava Popović Tekelija (1761-1842) a dû, selon ses propres dires, par un vif discours défendre les droits de la noblesse et combattre l'humeur révolutionnaire des participants à l'Assemblée².

Le bouillonnement des idées provoqué par la Révolution française se manifestait aussi en d'autres endroits : une brochure anonyme en langue française fut publiée en 1790, œuvre d'un Serbe viennois. Invoquant l'exemple français, cet homme incitait les Serbes à revendiquer leurs droits nationaux et civiques et à s'opposer à la politique discriminatoire du souverain de Vienne et des féodaux hongrois de Pest. Parmi les évêques serbes, on comptait quelques disciples de Voltaire (le plus connu était l'évêque de Timisoara, Petar Petrović)³, et chez les bourgeois un certain nombre de véritables jacobins (le cercle autour de Jakov Sečanjac, à Kikinda) qui furent arrêtés et condamnés pour avoir participé à un complot « jacobin » local. Dans l'entourage du patriote grec Rhigas Velestinlis Feraios (Ρήγας Βελεστινλής-Φεραίος), principal porteur des idées françaises chez les Grecs, se trouvaient quelques jeunes Serbes. L'un d'entre eux avait cherché, par l'intermédiaire du ministre de France à Berne, des conseils et de l'aide auprès de l'abbé Sieyès. Avec Righas Feraios, que les Ottomans ont capturé et exécuté dans la citadelle de Belgrade, les Serbes les plus en vue à l'époque, Aleksa Nenadović et Ilija Birčanin, les *knezes* (notables, chef de plusieurs villages) entretenaient des relations secrètes⁴. L'influence de la Révolution française venait ainsi du nord, de Hongrie, et du sud, par l'intermédiaire des patriotes grecs.

Chez les Serbes de Hongrie, la mise au point d'une solution à la question serbe reposait sur deux options : 1) l'établissement d'un lien solide avec la Russie slave et orthodoxe, la hiérarchie ecclésiastique plaidait en faveur d'un

2. L'Assemblée réclamait l'instauration d'une autonomie territoriale spéciale dans le Banat et la création d'une chancellerie impériale pour les Serbes. (Nikola Petrović, Slavko Gavrilović, *Temišvarski sabor (L'Assemblée de Timisoara)*, Novi Sad-Sremski Karlovci, Institut za izučavanje istorije Vojvodine & Arhiv Vojvodine 1972).

3. Mita Kostić, « Nekoliko idejnih odraza francuske revolucije u našem društvu krajem XVIII i početkom XIX veka » (« Quelques reflets des idées de la révolution française dans notre société, fin XVIII^e début XIX^e siècle »), *Zbornik Matice srpske*, série sciences sociales, vol. 3, Novi Sad, 1952, pp. 1-16.

4. Marko Pavlović, « Odjeci velike Francuske revolucije u obnovljenoj Srbiji » (Échos de la grande Révolution française dans la Serbie restaurée), dans : *Annales de la faculté de Droit de Belgrade*, vol. 6, Belgrade, 1989, pp. 724-725 .

tel choix, 2) l'acceptation de la médiation autrichienne et, éventuellement, de la protection de l'Autriche, conformément aux expériences des précédentes guerres austro-turques. Cette double orientation s'est révélée politiquement nécessaire et opportune même après l'éclatement de l'insurrection en Serbie. La troisième option pour résoudre la question serbe, consistant à se rapprocher de la France, fut formulée pour la première fois par Sava Tekelija qui, dans un mémoire rédigé en juin 1804 et envoyé à Napoléon en 1805, proposa la création d'un grand État sud-slave sous tutelle française⁵.

Après une longue analyse de la situation géopolitique en Europe, Tekelija attirait l'attention de l'empereur sur les Serbes en tant que peuple qui, sous protection française, formerait un État « sur les principes de la liberté humaine réglée par les lois du citoyen », et qui, par là même, constituerait un obstacle à la domination et à la tyrannie russe :

« Une telle nation lève la tête et se débarrasse à jamais du joug [...] cette nation est Serbe, ou Serbienne, si on considère seulement ceux qui demeurent en Serbie. [...] Il y a deux puissances qui s'intéressaient à cette nation. C'est la Russie par son système, et l'Autriche par son titre de roi de Hongrie, Serbie, Croatie. [...] L'Europe doit profiter de l'occasion et de l'insurrection actuelle pour couper court aux espoirs nourris par ces deux puissances vis-à-vis de ces provinces, car cette nation est seule, laquelle possédait tous les avantages par lesquelles la Russie est en état de pousser ses projets. ⁶ »

Les influences idéologiques de la révolution naissante en Serbie provenaient de l'Empire des Habsbourg, des Serbes de Hongrie, mais les conditions sociales nécessaires à son éclatement sont nées dans les régions frontalières troublées de l'histoire ottomane, dans le *pachalik* de Belgrade — sur un territoire où se côtoyaient et s'entremêlaient le monde oriental et le monde européen. La révolution serbe, comme toutes les révolutions nationales et sociales qui se sont déroulées par la suite dans les Balkans, présentait deux aspects dominants : 1) la lutte pour l'indépendance nationale qui impliquait une organisation politique de l'État national, un développement économique et culturel autonome d'après l'exemple des pays européens développés et 2) la lutte pour une transformation sociale née du désir d'une population agricole soumise de devenir, par la destruction de la féodalité ottomane, propriétaire de la terre qu'elle travaillait.

5. D. T. Bataković, « La France et la Serbie 1804-1813 », *Balkanica*, vol. XXIX, Belgrade, 1998, pp. 117-157.

6. Sava Tekelija, *Opisanije života* (L'écriture de la vie), Belgrade, Prosveta, 1966, p. 386. (en français dans l'original). Sur Tekelija Cf. Dušan J. Popović, « Sava Tekelija prema Prvom srpskom ustanku » (Sava Tekelija envers la première insurrection serbe), *Zbornik Matice srpske*, vol. 7, Novi Sad, 1954, pp. 118-125.

La situation dans le *pachalik* de Belgrade, à la veille de l'insurrection, rappelait, dans des conditions locales spécifiques, le mécontentement paysan en France à la veille de la révolte que Georges Lefèvre a appelé « la Grande Peur ». La révolte des paysans du *pachalik* de Belgrade obéissait en effet à une motivation similaire : la résistance de la paysannerie aux impôts trop lourds prélevés par les grands propriétaires, qui, en Serbie, étaient non pas des nobles locaux, mais les *dahis* (les chefs locaux, issus des rangs des janissaires rebelles contre la Sublime Porte et qui usurpaient les droits des *spahis* ottomans.) Tandis que 3/4 de la population française étaient des paysans, en Serbie leur proportion était à peine inférieure à 100 %. À la place de l'aristocratie on trouvait un groupe peu nombreux de *knezes* locaux qui, dans leurs *knežina* (communes), percevaient l'impôt pour l'Empire ottoman. Le rôle joué en France, à la veille de la Révolution, par les notables locaux — des gens qui entretenaient des liens solides avec les communautés locales, et qui exerçaient une influence politique grâce à leurs succès en affaires — était tenu, dans le contexte serbe beaucoup plus simple, par les *knezes* locaux à la tête de petites unités administratives, car, parmi eux, de riches marchands de bétails se sont progressivement détachés.

La position périphérique du *pachalik*, qui constituait une région frontalière entre l'Empire ottoman et l'Empire des Habsbourg, a revêtu une importance particulière en raison des relations économiques développées avec l'Autriche voisine. La période allant de 1791 à 1801 marqué par un renforcement de l'élevage de bétail et un accroissement de ces exportations vers l'Autriche. L'accord commercial austro-ottoman de 1784 fut la première cause du renouveau du commerce. La guerre de 1796 contre la France napoléonienne, puis celles de la deuxième Coalition (1799-1802), ont contraint l'Autriche à acquérir au prix fort de grandes quantités de bétail pour les besoins de son armée. La valeur des exportations de la Serbie à la fin du XVIII^e siècle atteignait trois millions de francs par an, et comprenait le bétail, la laine, le cuir, les fruits et le bois. De nombreux marchands de Raguse et de Venise venaient en Serbie, surtout en 1796, pour acheter du bétail et de la viande fumée qu'ils exportaient ensuite vers la France via Venise. Une classe de marchands et un groupe restreint d'artisans commença alors à se distinguer de la masse paysanne. Leur métier les conduisait à voyager souvent dans les pays voisins. Ils y acquirent des idées révolutionnaires sur le droit des peuples à la souveraineté et l'abolition de la féodalité, qui agitaient l'Europe, ainsi que sur la propriété privée et les libertés publiques. Les liens étroits établis avec les Serbes des pays voisins ont également contribué à l'élargissement progressif des idées des aspirations de la classe des marchands de Serbie. Parmi eux, un groupe de paysans riches, de chefs de village et de membres du bas clergé s'est rapidement distingué et s'est engagé dans les premiers combats pour la libération nationale.

La cause directe de l'insurrection fut le massacre des *knezes* — l'exécution simultanée des notables populaires qu'on soupçonnait de fomenter une révolte contre la terreur perpétrée par les *dahis*. Les janissaires commencèrent

l'extermination planifiée des notables serbes en janvier 1804. Ils en massacrèrent en deux mois entre 70 et 150. La « Grande Peur » dans sa variante serbe s'est propagée par d'alarmantes nouvelles de pogroms répandues par les forces armées des *dahis*. Ceux-ci profitaient de l'occasion pour piller, persécuter et tuer d'autres personnes. L'un des importants notables visés, Karageorges, se tenait sur ses gardes et, après un accrochage avec les forces ottomanes, réussit à s'enfuir dans la forêt. Au beau milieu de l'hiver, de nombreux Serbes se réfugièrent ainsi dans les bois, et les chefs se cachèrent pour devenir des *haïdouks* dans les montagnes inaccessibles de la Serbie centrale. Bien que peu de riches marchands aient été prêts à lancer une insurrection en plein hiver, la décision de commencer l'insurrection fut prise sans trop de résistances⁷.

Lors de la grande assemblée réunissant trois cents notables à Orašac en février 1804, il fut décidé de lancer l'insurrection. On choisit comme leader Djordje Petrović, de Topola, surnommé Karageorges, un riche marchand qui possédait une expérience militaire dans les unités volontaires (*Freikorps*) lors de la dernière guerre austro-turque (1788-91)⁸. Les premiers rapports envoyés à la Porte confirmaient qu'il s'agissait seulement d'une tentative des *reaya* de mettre la situation dans le pays en conformité avec les décisions de réformes portant sur le statut des chrétiens dans le *pachalik* de Belgrade. On demandait avant tout au pacha le rappel des *dahis* et l'amnistie pour tous les insurgés. Après leurs premiers succès contre les *dahis*, les rebelles se sont adressés au tsar de Russie pour lui demander son aide, tandis qu'ils attendaient de l'Autriche voisine non seulement sa médiation dans les négociations avec les autorités ottomanes, mais aussi une protection politique directe⁹.

7. Cf. plus dans : Dušan T. Bataković, « A Balkan-Size French Revolution? The 1804 Serbian Uprising in European Perspective », *Balkanica*, XXXVI, Belgrade, 2005, pp. 113-116.

8. Voir sur Karageorges : Milenko Vukićević, *Karadjordje (Karageorges)*, vol. I-II, Belgrade, Académie royale serbe, 1907-1912 ; Konstantin Nenadović, *Život i dela velikog Djordja Petrovića Karadjordja, vrhovnog vožda oslobodioca i vladara Srbije i život njegovih vojvoda i junaka* (La vie et l'œuvre du grand Georges Petrović Karageorges, chef suprême des libérateurs et des souverains de la Serbie et la vie de ses voïvodes et ses guerriers), vol. I-II, Vienne 1883 ; Milan Dj. Milićević, *Karadjordje u govoru i tvoruu*, (Karageorges : ses paroles et ses actions) Belgrade 1904 ; *Karadjordje, Život i delo (Karageorges. Vie et l'œuvre)*, Belgrade 1923 (contributions de Vladimir Ćorović, Stanoje Stanojević et Ferdo Šišić) ; Vladimir Ćorović, *Karadjordje i prvi srpski ustanak (Karageorges et la première insurrection serbe)*, Belgrade, Ed. zadužbina Ilije Kolarca 1937 ; Dragoslav Stranjaković, *Karadjordje (Karageorges)*, Belgrade, Geca Kon 1938 ; Slobodan Jovanović, *Karadjordje i njegove vojvode (Karageorges et ses voïvodes)*, GLAS SKA, Belgrade, Académie royale serbe 1939 ; Velibor B. Savić, *Karadjordje. Dokumenta (Karageorges. Documents)* vol. I-III, Gornji Milanovac, Dečje Novine 1988-1989 ; Radoš Ljušić, *Vožd Karadjordje (Le chef suprême Karageorges)*, vol. I-II, Belgrade & S. Palanka, Interpress, 1993-1995.

9. La population de la Serbie vivait, d'après Vuk St. Karadžić, dans 2047 villages, et, selon le recensement de 1834, dans la principauté de Serbie, dans les frontières de Karageorges,

L'éclatement de la guerre russo-turque, à la fin décembre 1806, encouragea les insurgés serbes à formuler clairement le but ultime de l'insurrection — le renouveau de la Serbie indépendante. Les dirigeants serbes prirent ainsi un risque immense : celui de faire dépendre le statut de la Serbie du rapport de forces entre les grandes puissances. La diplomatie russe soutenait les revendications serbes en vue de former une base plus large pour un rassemblement des Slaves du sud contre les Ottomans. Constantin Ypsilanti, hospodar de Valachie, attirait l'attention des officiels russes sur l'importance de l'insurrection serbe pour toute la péninsule balkanique. À la fin de l'année 1806, l'empereur de Russie, Alexandre I^{er}, offrit 4 000 ducats aux rebelles. Le Président du Conseil (*Sovjet*), Sima Marković, annonça à l'émissaire de la Porte, dès mars 1807 : « La Serbie se considère comme pleinement indépendante, et non seulement elle ne versera plus de tribut, mais plus jamais elle ne prendra les armes contre ses coreligionnaires¹⁰. »

Bien que, dans sa première phase, on ait pris soin de bien cacher l'objectif national et politique de l'insurrection, l'analyse des documents envoyés aux puissances étrangères montre clairement le caractère national de l'insurrection et l'aspiration à l'indépendance. Karageorges signait les lettres et les documents adressés aux commandants locaux, ses proclamations au peuple et la correspondance officielle avec les grandes puissances, en utilisant le titre de « commandant en chef des Serbes ». Ce fut également le cas dans sa lettre envoyée à l'empereur François I^{er} d'Autriche en 1805. Dans le mandat remis aux délégués serbes en 1805, le caractère national de l'insurrection est clairement énoncé : « Nous, peuple serbe vivant en Serbie, de tous grades et ordres, ecclésiastiques comme laïques, chefs locaux aussi bien qu'higoumènes, archiprêtres et diacres, et chefs militaires ». Les pouvoirs donnés aux émissaires envoyés à l'Empereur d'Autriche et au tsar de Russie (11/23 janvier 1806) précisent que ceux-ci peuvent agir auprès des « sauveurs de notre nation », « au nom et pour le compte de tous les Serbes » ; le document était signé « au nom de toute la nation, Georges le Noir (Karageorges) Petrović, commandant en chef en Serbie »¹¹.

il y avait 2 170 agglomérations dont 2135 villages. Vuk St. Karadžić, *Danica za 1827* (Danica pour 1827), Vienne, 1827, pp. 101-102.

10. Gedeon Ernest Maretić, *Istorija srpske revolucije* (Histoire de la révolution serbe), Belgrade, Filip Višnjić, 1987, p. 143.

11. Radoslav Perović, *Prvi srpski ustanak. Pisma i akta na srpskom jeziku*, (La première insurrection serbe. Lettres et actes en langue serbe), vol. I (1804-1808), Belgrade, Narodna knjiga, 1978, pp. 125-149.

Retrouvez tous les ouvrages
de CNRS Éditions
sur notre site

www.cnrseditions.fr